

- Ça, c'est un restaurant pour *Barang*.
- Ils mangent comme nous, les *Barang* ?
- Ah non. D'abord, leur nourriture est fade, dit Peou en faisant une grimace de dégoût, et puis elle coûte très cher. Il me faudrait trois mois de salaire pour pouvoir y manger un seul repas.
- Comment ils font, alors, les *Barang* ?
- Les *Barang*, ils sont riches et ils nous exploitent. Pour un travail identique au nôtre, ils gagnent mille fois notre salaire. Et, quand ils nous achètent les produits de notre travail, ils vont les revendre mille fois plus cher dans leur pays.
- Et il y a des gens qui les leur achètent ? Mais ils sont fous, ces *Barang* !
- Fous, peut-être... Certainement riches, en tout cas, conclut Peou d'un air résigné.
- Et ce truc tordu, là devant, qu'est-ce que c'est ?
- C'est des jeux mécaniques pour les enfants.
- Tu m'y emmèneras, après la manifestation ?
- Non, on n'a pas assez d'argent, c'est pour les enfants des riches. Un tour de dix minutes sur cette machine-là me coûterait quatre jours de salaire.

Déçue, Siam demeura silencieuse tandis que le petit cortège s'engageait dans la rue Sothearos (ex-Lénine) qui mène au palais royal. En face du monument à la gloire de l'armée vietnamienne, les mots d'ordre prirent une autre tonalité – et ces slogans-là, les conducteurs de cyclo-pousse les plus illettrés en comprenaient le sens et les répétaient avec conviction :

« Les *Yuon* au Viêt-nam ! Trung Ping, *ayang yuon* * ! Les communistes *yuon* au lampion ! »

La manifestation s'arrêta un moment puis reprit son parcours le long du parc, pour s'immobiliser définitivement deux cents mètres plus loin, face au Parlement. Là,

* *Ayang yuon* : marionnette des Vietnamiens.

devant la beauté du bâtiment, Siam, qui ne connaissait, en fait de belle architecture, que le Voat Chumliep, une pagode au bord du Tonle Bassac où elle allait à l'école, reprit ses questions :

- Et ça, c'est une pagode ?
- Non, répondit Peou, c'est le Parlement.
- Ah... Et c'est quoi ?

– C'est là que les gens que nous avons choisis aux élections de l'Apronuc pour nous représenter, viennent nous trahir et nous vendre tous les jours. Le seul qui ne nous a pas trahis, c'est Kat Sary, qui est là, au milieu de la foule. Et, parce qu'il refusait de nous trahir, le gneubor * Trung Ping l'a chassé du Parlement.

Une compagne de Peou lui demanda d'être plus précise. Kat Sary était à l'origine de la création récente des nouveaux syndicats indépendants, opposés à ceux de l'ex-parti communiste mis en place par le Viêt-nam après l'invasion de 1989 et qui régentaient les ouvriers depuis quinze ans dans toutes les entreprises du pays. Cet ex-ministre des Finances était décrié par tous les investisseurs étrangers, ainsi que par les organisations internationales de planification du développement, car les premières revendications salariales – quarante dollars par mois ! – allaient diminuer les bénéfices des patrons, et, donc, les inciter à investir dans un autre pays. Peou reprit :

– C'est vrai, ce que je dis. Il y a trois ans, parce qu'il votait contre le gouvernement et qu'il voulait débarrasser l'administration des *puk roloy* **, ils lui ont d'abord retiré son emploi de ministre de Finances, et puis les autres

* Verlan de « borgne ». La langue khmère regorge de verlan et de constructions contrepétriques ; dans le cas du dictateur Trung Ping, qui est borgne, ce qui se dit *a khwa me khang*, c'est-à-dire textuellement « le connard à qui il manque un côté », cela devient *a khwang me kha*.

** *Puk roloy* : littéralement « la compagnie pourrie », expression populaire khmère pour désigner les fonctionnaires corrompus.

députés ont voté une loi comme quoi il ne représentait plus le peuple, et ils l'ont exclu du Parlement. Mais taisez-vous et ouvrez vos oreilles, il s'apprête à parler.

Pendant que Kat Sary se perchait sur une petite caisse en bois faisant office de piédestal, les soldats de la garde privée de Trung Ping, le doigt sur la détente, s'étaient rapprochés pour former un cordon serré autour du groupe épars des manifestants, dont une bonne partie s'était déjà assise ou allongée sur l'herbe du parc. Kat Sary prit son mégaphone, le porta à hauteur de sa bouche et entama sa harangue :

– Chers concitoyens, je vous remercie tous d'être venus participer à cette manifestation... Et je remercie en particulier les ouvrières des ateliers textiles de Chak Angre Leu qui, malgré les intimidations violentes dont la police a fait preuve ces derniers jours pour casser leur grève, ont eu le courage de venir ici exprimer leur dégoût du système judiciaire communiste...

Il n'eut pas le temps d'en dire davantage... Une explosion violente retentit et son garde du corps se jeta sur lui pour le plaquer à terre. Trois autres explosions se succédèrent, suivies de cris et de gémissements. De nombreux manifestants demeuraient étendus sur le sol ; ceux qui étaient encore valides refluaient dans la panique vers la partie nord-est de la place, qui n'était pas bouclée par la garde de Trung Ping. Les deux lanceurs de grenade qui venaient de frapper coururent vers le quartier réservé à la nomenklatura, poursuivis par une poignée de manifestants éloignés du point d'impact. Les grenades visaient, à l'évidence, Kat Sary. Les terroristes atteignirent le cordon de soldats, qui s'ouvrit pour leur laisser le passage et se referma derrière eux. Les gardes, menaçants, pointèrent le canon de leurs M-16 vers les poursuivants, qui s'arrêtèrent net. En se retournant vers le lieu du rassemblement, ils purent contempler un spectacle de désolation : des dizaines de corps gisant ou rampant dans le désordre des

paniers et des sacs abandonnés, des carrioles renversées, d'aliments et de marchandises diverses éparpillés.

Kat Sary, blessé au front mais indemne, se débattait pour se débarrasser du cadavre inerte de son garde du corps, qui l'inondait de sang. Un autre garde du corps vint l'aider à se relever, et il réussit à apercevoir les deux lanceurs de grenade s'enfoncer dans une ruelle bordant le Voat Botum. Son lieutenant, l'organisateur de la manifestation, gisait sans vie à côté de lui. Bien qu'en état de choc, il réunit trois de ses hommes de confiance, légèrement blessés mais valides, et leur donna comme instruction de réquisitionner immédiatement les cyclo-pousse disponibles dans les environs pour emmener les blessés au plus vite à l'hôpital. Leurs efforts furent vains car les premiers cyclos arrivés près de la place furent repoussés par la garde de Trung Ping. Kat Sary s'éloigna rapidement avec ses hommes valides vers l'hôtel Renakse, situé en face du Voat Phra Keo, et dont il connaissait la propriétaire. Il y téléphona aussitôt à l'hôpital Calmette, tenu par l'ONG française Médecine planétaire, pour demander l'envoi d'urgence de quelques ambulances pour y recueillir les blessés. On lui répondit que la direction de l'hôpital ne s'occupait pas de politique. Il téléphona aussitôt après à l'ambassadeur de France, qui était en pleine séance d'aérobic. Celui-ci lui répondit d'un ton offusqué :

– Mais, monsieur Kat, savez-vous que nous sommes dimanche ? Comment osez-vous troubler mon repos dominical ? Avez-vous à ce point perdu le sens des convenances ?

Kat Sary s'énerva :

– Excellence, la politique de soutien de la France à Trung Ping va-t-elle jusqu'à condamner à mort tous ses opposants ? Est-ce que vous vous rendez compte que vos organisations soi-disant humanitaires sont en train de refuser la moindre assistance à plus de cent blessés devant le Parlement ?

– Comment cela ? Je ne suis au courant de rien...

– Trung Ping vient de faire lancer des grenades sur la manifestation pacifique qui avait lieu à cet endroit...

– Et qu'est-ce que j'ai à voir là-dedans, moi ?

– C'est bien une ONG française qui assure maintenant la gestion de l'hôpital Calmette, n'est-ce pas ?

– Oui, c'est Médecine planétaire, et alors ? Je ne vois pas où est le problème...

– Je viens de téléphoner à Calmette, et ils m'ont dit qu'ils n'enverraient pas d'ambulance parce qu'ils prétendent ne pas se mêler de politique. Pensez-vous, Excellence, qu'il y ait de bons et de mauvais blessés ?

– Bon, monsieur Kat, puisque vous me prenez par les sentiments, je vais voir ce que je peux faire pour vous...

De mauvaise grâce, il appela Jehan de Bout d'Incourt, représentant de Médecine planétaire au Cambodge. Il était à ce moment-là en train de voguer sur le Mékong, à hauteur de l'île de la Soie, à bord d'un bateau financé par des citoyens français compatissants – et destiné à mettre en œuvre une campagne antipaludique sur les rives du Tonlé Sap. Ses invités, en maillot de bain sur le pont, une flûte de champagne à la main, se laissaient dorer par le soleil, les cheveux au vent. Bout d'Incourt, prétextant un coup de soleil, s'était éclipsé dans une cabine aménagée dans la cale en compagnie de trois infirmières qui lui prodiguaient un massage spécial. Au moment où le téléphone sonna, l'une d'entre elles lui titillait le dessous de la langue, la deuxième lui ramonait l'anus, la troisième asticotait fermement son organe gonflé, et il sentait venir l'orgasme. Les branleuses interrompirent aussitôt leurs attouchements. Intensément frustré, le médicamenteux réagit violemment et hurla :

– Bordel ! Qui est-ce qui se permet... Foutez-moi ce téléphone dans le Mékong !

Trop tard, l'une des soignantes avait déjà ôté ses doigts merdeux du rectum dilaté et ouvert la petite boîte magique :

– Allô !

– Allô, c’est l’ambassadeur de France, qui souhaite parler à Monsieur de Bout d’Incourt...

– Un instant, je vais vous le passer...

– C’est l’ambassadeur de France, chuchota-t-elle en tendant la petite boîte à son patron.

De fort mauvaise humeur, Bout d’Incourt se sentit cependant obligé de répondre :

– Monsieur l’Ambassadeur, c’est dimanche et je suis de repos... Je m’apprêtais à plonger dans le Mékong. Est-ce que vous ne pourriez pas me rappeler plus tard ?

– Mais, Bout d’Incourt, vous déraisonnez. Il y a des centaines de blessés devant le Parlement, il faut agir vite. Téléphonez immédiatement à Calmette pour qu’ils envoient des ambulances.

En pestant, Bout d’Incourt s’exécuta et, un quart d’heure plus tard, deux ambulances, capables chacune de contenir tout au plus quatre personnes, firent irruption dans le parc. Elles furent arrêtées à hauteur du monument vietnamien par la garde de Trung Ping, qui les obligea à rebrousser chemin.

Pendant ce temps, les survivants les moins grièvement blessés s’étaient esquivés par la rue 240, qui n’était pas bouclée, pour aller chercher sur le boulevard Norodom les quelques cyclos assez audacieux pour s’y aventurer au mépris de l’interdiction faite aux deux et trois-roues de dépareiller l’artère principale de la capitale. Ils les menèrent sur la place et purent évacuer quelques blessés graves.

Couchée dans l’herbe au moment des explosions, Peou avait reçu un éclat dans le coude et un autre à la cuisse – et, même si les deux blessures saignaient abondamment, elles étaient sans gravité. Siam, qui était debout à l’instant fatidique, était lardée d’éclats, dont un l’avait atteinte au ventre, et l’on pouvait voir, sous les lambeaux de sa chemise rougie et de sa jupe déchiquetée, une plaie béante d’où s’écoulait un flot de sang. Elle gémissait et ne pouvait plus bouger. Peou déchira le bas de son *sampout* pour en faire

une longue bande de tissu qu'elle enroula autour de l'abdomen de Siam, dans le vain espoir de juguler l'hémorragie. Sa collègue de l'atelier de couture, couchée aussi au moment de l'explosion, n'avait que des blessures superficielles, dont une au cuir chevelu qui ruisselait de sang. Peou éprouvait une douleur violente à la cuisse, mais la situation critique de sa petite sœur faisait taire son mal. Elle demanda à sa collègue de l'aider à transporter Siam.

– Il faut se dépêcher, disait-elle, elle se vide de son sang.

– Mais où aller ? demandait sa collègue.

– À l'hôpital, là, au coin, derrière les tamariniers, répondit-elle en désignant les grilles de l'hôpital pédiatrique de Sanctoviolo à trente mètres de là.

Peou soutenant Siam sous les aisselles et sa copine la tenant par les jambes, elles traversèrent cahin-caha le champ de désolation qui les entourait. Elles se faufilèrent entre les corps étendus, inertes ou appelant à l'aide, et suivirent une traînée de sang qui dessinait un sentier pourpre tracé par une vingtaine de personnes qu'elles trouvèrent accrochées aux grilles de l'hôpital – dont le portail d'entrée était implacablement fermé. Tous ces blessés imploraient dans un concert déchirant la pitié du personnel présent, massé devant la porte d'admission des patients mais ne bronchant pas. Dans leurs tenues blanches impeccablement repassées, infirmiers et aides-soignants, parfaitement impassibles, observaient comme à la foire ce flot de blessés déguenillés s'agglutiner devant les grilles.

Peou passa son petit nez mutin à travers les grilles, et hurla :

– Il y a des enfants en train de mourir ici, qu'est-ce que vous attendez pour nous ouvrir le portail ?

À ces mots, la foule des infirmiers s'ébranla vaguement, il y eut un conciliabule entre eux. Finalement, un infirmier s'approcha des grilles pour vérifier ce qu'il avait entendu. Il dit à Peou :

– Où sont les enfants ?

– Voilà ma petite sœur, qui va mourir si vous ne vous occupez pas d'elle.

– Mais ce n'est plus un enfant, quel âge a-t-elle ?

– Elle a neuf ans, mais qu'importe, que ce soient des enfants ou pas, vous pourriez secourir tous ces gens-là, c'est bien un hôpital, ici, non ?

– C'est un hôpital pédiatrique, ta sœur est trop âgée... Ici on ne soigne que des enfants dans le besoin.

– *A chhoy meray* ! Parce qu'elle n'est pas dans le besoin, là, maintenant ?

– Je vais aller voir la personne en charge. Attendez un peu.

– On ne peut pas attendre ! Tu ne vois pas qu'elle se vide de son sang, et tous ces gens-là aussi ? Ouvre le portail !

– Et puis, on ne fait pas de politique, nous autres, ajouta-t-il en tournant les talons.

Il rentra dans le bâtiment et se dirigea vers le bureau du directeur. Celui-ci lui demanda :

– Qu'est-ce qu'il se passe donc, dehors ?

– Ce sont les partisans de Kat Sary, il y a une vingtaine de blessés devant la grille qui réclament du sang. Qu'est ce qu'on fait, on les laisse entrer ?

– Pas question, ce sont des fouteurs de merde... Et puis de toute façon, ici, c'est un hôpital pédiatrique, on ne va pas vider nos stocks de sang pour cette racaille. Vous ne bougez pas.

Par acquit de conscience et pour se couvrir, il téléphona à Sanctoviolo, qui se trouvait justement à l'hôtel Intercontinental de Phnom Penh, occupé à offrir un *brunch* aux représentants des ONG. Sanctoviolo fut agacé d'entendre son portable sonner car il tenait à ce moment-là entre ses doigts une bouchée de langouste enrobée de mayonnaise. En voulant s'essuyer en relevant sa serviette, il salit au passage la soie de sa cravate, puis déclara à sa voisine :

– Je me demande quel est l'enfoiré qui ose me déranger à cette heure-ci !